

Quelle formation pour quel métier ?

Jacques Bernardin, Président du GFEN

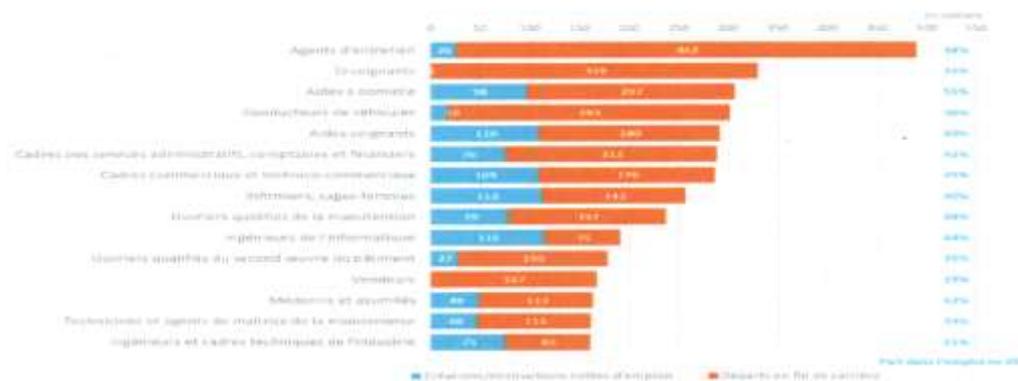
La formation actuelle pourrait constituer un anti-modèle, tant au point de vue de sa durée que de son contenu, avec une tendance fortement prescriptive focalisée sur des fondamentaux... aux petits pieds. Prégnance des petits savoirs de base dans une logique de progressivité linéaire faisant la part belle à l'instruction directe, à l'exercice et à la répétition, sous contrôle d'évaluations : la sécheresse des contenus enseignés fait écho au sentiment de déposssession des enseignants, alimentant la crise de sens de part et d'autre de la scène scolaire, sans réduire les discriminations voire en les amplifiant.

Interrogés récemment « 85 % des professeurs stagiaires se sentent insuffisamment préparés à prendre la responsabilité d'une classe, pointant notamment des difficultés dans la gestion de la difficulté scolaire et la prise en compte de l'hétérogénéité »¹. Leurs aînés ne se sentent guère plus accompagnés pour relever le défi de la démocratisation. Les diverses évaluations (CEDRE, PISA, TIMSS) montrent « depuis 30 ans, une baisse très sensible du niveau moyen et une augmentation des inégalités »². Sauf à se satisfaire d'une pauvre formation à un pauvre enseignement, jugé bien suffisant pour les enfants de pauvres promis aux emplois déclassés et à une citoyenneté mineure, l'ensemble invite à repenser la formation pour un métier complexe, car ambitieux pour tous, dans une vision élargie des attendus.

En effet, l'évolution rapide des métiers, l'informatisation généralisée, le flux croissant d'informations peu contrôlées, sur fond d'enjeux environnementaux, sanitaires, scientifiques, sociétaux et sociaux amènent à reconsidérer les indispensables pour l'éducation des jeunes générations. Assurer une formation initiale de bon niveau ; solliciter la créativité, l'aptitude à communiquer et à travailler en équipe face à des situations complexes mais aussi développer l'esprit critique sont désormais requis. Or, la dernière enquête Talis de l'OCDE constate qu'en France « les pratiques visant le développement de certaines compétences du XXI^e siècle (collaboration, esprit critique, usage du numérique notamment) sont dans l'ensemble moins fréquemment adoptées (...) Ainsi par exemple, 29 % des professeurs des écoles donnent fréquemment des exercices obligeant à développer l'esprit critique contre 65 % en Espagne ou 36 % en Suède »³. Mais a-t-on vraiment besoin de former des citoyens lucides, informés et critiques ?

Et la démocratisation est-elle toujours d'actualité, dans une société marquée par une bipolarisation des emplois ? Aujourd'hui, 25 % de l'ensemble des emplois sont non qualifiés, 48 % dans la catégorie « employés »⁴. Une projection à l'horizon 2030 vient d'être faite par France Stratégie et la DARES⁵ : les hauts diplômés occuperont près de la moitié des emplois (47 % contre 43 % aujourd'hui), mais beaucoup d'autres types de postes seront à pourvoir, notamment d'enseignants mais aussi d'agents d'entretien, d'aide à domicile, de conducteurs et d'aides-soignants.

Figure C – Les métiers comptant le plus de postes à pourvoir dans le scénario de référence entre 2019 et 2030



Champ : France métropolitaine.

Lecture : entre 2019 et 2030, 490 000 postes seraient à pourvoir chez les agents d'entretien, dont 460 000 dus aux départs en fin de carrière et 30 000 aux créations nettes d'emplois. Ces postes à pourvoir représenteraient 38 % de l'emploi de ce métier en 2019.

La formation s'inscrit dans une visée politique, soit contrainte par les besoins de l'économie ou bien ambitieuse pour tous dans un souci de justice, visant d'abord la formation de la personne et du citoyen. Quelles en sont les composantes ?

¹ « #Bilan Blanquer – 1. Une profession abîmée », Site du SNUipp, 25 janvier 2022.

² L'état de l'École 2021, MENJS-DEPP, p. 60.

³ L'état de l'École 2021, p. 44. Tous les cinq ans, l'OCDE réalise l'enquête internationale sur l'enseignement et l'apprentissage (Teaching And Learning International Survey, TALIS).

⁴ En 2019, les services directs aux particuliers représentant un quart des employés (INSEE, 2020).

⁵ « Les métiers en 2030 ». Etude France Stratégie /DARES, mars 2022.

Entrer dans un métier, c'est s'inscrire dans une histoire. Celle de l'École se caractérise par une longue quête vers l'égalité, sous la pression de luttes sociales : égalité d'accès à l'éducation d'abord (mise en place de l'école publique), à des cursus unifiés jusqu'au terme du premier cycle du secondaire ensuite (collège unique) et désormais, aspiration à démocratiser l'accès au savoir, à la culture. Pour les pouvoirs en place, une question récurrente : jusqu'où répondre au besoin de plus d'école (pour répondre aux demandes de l'économie), sans pour autant remettre en cause la sélection, au service d'une société inégalitaire et hiérarchisée ? Devenir enseignant, c'est se positionner dans ce débat d'une école pour tous. Une fois posé ce cadre – permettant à chacun de se situer - centrons-nous sur ce qui spécifie notre profession.

Arrêt sur le cœur de métier

Enseigner est un métier de l'humain, inscrit dans des rapports sociaux, chargé de transmission culturelle.

1/ Un métier de l'humain

C'est dire l'importance de la **relation éducative**. Si la *psychologie du développement* permet de mieux connaître les caractéristiques et les besoins spécifiques des élèves selon leur âge (l'adolescence a ses lois, l'enfant de 3 ans a les siennes), la *psychologie sociale* a montré l'importance du regard porté sur les élèves, des effets avérés –et redoutables– des attentes à leur égard. Parmi ce qui les influence, les recherches constatent la prévalence des **stéréotypes sociaux**.

Or, avec le mode de recrutement, l'origine sociale des enseignants s'est déplacée vers les catégories plus favorisées : un sur deux (51 %) a un parent appartenant aux professions intermédiaires ou aux cadres et professions intellectuelles supérieures⁶. La distance sociale des enseignants à l'égard de leurs élèves peut constituer un facteur d'incompréhension réciproque : mieux vaut en prendre conscience afin d'éviter les jugements hâtifs, des attitudes et propos ressentis comme distants, surplombants, condescendants ou stigmatisants. Notre métier s'inscrit dans un **principe éthique** : l'éducabilité de tous. L'horizon régulateur de notre action, c'est la permanence des finalités formatives : sortir des déterminismes, viser l'émancipation. Tous capables ! Affirmons-nous. Cela est désormais inscrit dans la loi d'orientation de 2013.

2/ Inscrit dans des rapports sociaux.

Ne pas céder à la surdétermination sociale (source de renoncement), mais sans pour autant verser dans l'aveuglement naïf : non, tous les élèves ne sont pas également prêts à apprendre. D'où l'importance de s'emparer des outils de la sociologie pour comprendre la **nature des différences** face à l'école et ses exigences. Comment ce qui se passe dans la famille, antérieurement et parallèlement à la scolarité, influe sur les attitudes, façons d'être et de faire des élèves ? Ouverture au monde, pratiques quotidiennes, usages du langage, familiarité avec l'univers de l'écrit : autant de facettes permettant de comprendre pourquoi certains élèves « résistent » à une logique scolaire qui leur échappe... sans pour autant que cela soit immuable. Dès lors qu'on a mieux cerné leur **rapport au savoir**, il devient possible de le transformer⁷.

Penser l'école dans les rapports sociaux, c'est interroger son rôle récurrent dans la reproduction. Pourquoi cette permanence d'effets ségrégatifs au fil des siècles ? Une mise en perspective socio-historique permet de comprendre que tout se noue dans le passage **de la culture orale à la culture écrite**. Permettant la progressive mise en forme des savoirs d'expérience, l'écrit en a permis la diffusion et l'échange critique jusqu'à s'en émanciper, ouvrant à une maîtrise inédite du réel, à de nouveaux pouvoirs qui ont toujours servi l'exercice du pouvoir. Apprendre, c'est changer, sur le plan **cognitif** (penser autrement le réel, le mettre à distance) mais aussi **identitaire** : changer de centres d'intérêt, de façon d'utiliser le langage et de point de vue. C'est donc s'émanciper des déterminismes, changer de place... mais au risque de « ne plus reconnaître les siens », de prendre distance à l'égard de ce qui est constitutif de l'identité⁸. Comment l'école permet-elle de conjuguer permanence et changement ? C'est une pièce clé du travail enseignant que d'y concourir, par le biais des relations tissées avec les parents d'une part, mais aussi et d'abord par la conduite des apprentissages.

3/ Chargé de transmission culturelle.

Les contenus à transmettre sont à la fois des codes symboliques (écrit, numération, tableau à double entrée, plan, schéma, etc.), des notions et concepts, des œuvres (littéraires, plastiques, musicales) et simultanément, des techniques intellectuelles (classer, catégoriser) et des pratiques langagières (à des fins expressives, communicatives... et cognitives). Maîtriser les domaines disciplinaires, les notions et concepts à enseigner est indispensable, mais parvenir à les enseigner de façon satisfaisante en est une autre. D'une part, l'âge des élèves ne permet pas tout ; d'autre part, il faut composer avec leurs acquis et idées préconçues : ils savent déjà des choses ou croient savoir. Maintenant que la bibliothèque du monde est à portée de clic, l'école étant concurrencée comme source de connaissance doit (re)conquérir sa légitimité.

⁶ Alors que c'est le cas pour un actif sur trois (29 %). Cf. Bertrand Delhomme, « L'origine sociale des enseignant.e.s comparée à la population active en 2015 », *Éducation & Formation* N°101, novembre 2020, p. 29.

⁷ Pour synthèse, cf. Jacques Bernardin (2013), *Le rapport à l'école des élèves de milieux populaires*, De Boeck, 2013.

⁸ « *Le sujet est partagé entre le désir de réussite et la crainte de trahir sa classe (...) Partagé entre l'arrachement et l'attachement vis-à-vis du monde ancien, entre l'allégeance et la résistance à l'égard du nouveau* ». Chantal Jacquet (2014), *Les transclasses ou la non-reproduction*, PUF, p. 61 et 182.

Le savoir et sa transmission

L'intérêt des élèves à l'égard de ces contenus n'est pas donné d'emblée, pas plus que l'accès à leur maîtrise : notre métier consiste à en restituer le sens et l'essence. Or, les enseignants sont victimes comme tout un chacun des représentations communes, des allant-de-soi, ayant été eux-mêmes été formés et sélectionnés sur des bases classiques.

Interroger la conception du savoir

Il n'est pas simple de se déprendre de l'évidente simplicité du savoir enseigné. Des siècles d'éducation ont banalisé l'idée que le savoir pouvait s'exposer aussi clairement qu'il se concevait. Or, nous devons bien constater la faillite de ce modèle véhiculant une conception réifiée, fossilisée des contenus. Quelles dimensions y substituer ?

- *le savoir comme rupture*

Contre cette vision linéaire et cumulative simpliste, nous soutenons l'idée d'un savoir polémique. Savoir, c'est rompre avec le rapport d'évidence, de transparence (aucun savoir ne va de soi), c'est rompre avec le « bon sens », l'opinion commune. Tout savoir nouveau est en rupture par rapport à ce qui précédait, que ce soit sur le plan socio-historique ou au niveau individuel. C'est ici faire place au poids des représentations initiales, au « déjà-là », aux concepts quotidiens, simultanément appuis et obstacles aux concepts scientifiques (Vygotski) : faire avec pour aller contre.

- *le savoir comme terme d'un processus*

S'il est énonçable, stockable, mémorisable, le savoir ne se réduit pas à sa « forme faite ». Il est le résultat de crises et d'erreurs rectifiées, témoigne d'une genèse qui en a imposé l'économie. Son évidence n'est apparue qu'après-coup. Faire revivre les phases clés de ce travail du passé permet aux élèves d'accéder à la logique constitutive des savoirs constitués. Quelle sont les caractéristiques de ce processus ?

- Il est amorcé par un contexte problématique (un problème à résoudre) ;
- dynamisé par un débat polémique, une argumentation critique (débat de preuves) ;
- finalisé sous la double exigence des principes d'efficacité et d'efficience (conceptualisation).

Il incorpore dans son économie actuelle les traces de ces ruptures historiques. Sa forme répond à des exigences non pas formelles mais intrinsèques, sa genèse en justifie la pertinence... et lui donne valeur universelle. La formation disciplinaire ne saurait oublier l'histoire culturelle et une approche épistémologique des contenus à enseigner.

- *le savoir comme outil d'émancipation*

Piégé dans l'unique valeur d'échange pour bien trop d'élèves, le sens des savoirs est à remettre en chantier dans des activités qui en réhabilitent la valeur formative. Tout savoir atteste de l'intelligence humaine face aux défis posés, est conquête contre les fatalités (assurer les besoins vitaux, échanger à distance, prévoir le temps, échapper aux maladies, maîtriser l'espace, etc.), ouvre à des pouvoirs accrus de compréhension et d'action.

Le savoir « révolutionne » la façon de penser les choses. Ainsi, les microbes contre l'idée de génération spontanées [Pasteur, fin 19è] ; la tectonique des plaques, qui s'impose face à la dérive des continents de Wegener [1912] dans les années 60-66 ou, en matière de Préhistoire, les récentes découvertes bouleversant les hypothèses jusque-là admises. Cela vaut à l'échelle de l'histoire comme sur le plan personnel. Le travail de l'enseignant consiste à introduire chaque génération dans le mouvement vivant de la culture humaine... et, ce faisant, il prépare chacun à y contribuer.

Transformer l'approche de l'apprentissage

Cette conception socio-historique des savoirs va de pair avec une conception socioconstructiviste de l'apprentissage. Outre l'appui déterminant du groupe de pairs pour avancer dans la compréhension, par dépassements de conflits sociocognitifs (ce qui repositionne le rôle de l'enseignant), que changer aux conceptions usuelles à ce niveau ?

- Au centre de l'action éducative, c'est **moins l'élève que son rapport au savoir**. Il s'agit d'abord d'imaginer la situation propre à mobiliser chacun des élèves sur un objet dont l'intérêt n'est pas préalable mais à conquérir. Qu'est-ce qui peut activer la curiosité puis la passion de comprendre ? Engager n'est pas tout. Encore faut-il ensuite organiser le cheminement intellectuel avec l'appui solidaire et exigeant des pairs.

- L'important est **moins réussir que comprendre**. Cela doit guider la conduite de l'activité : faire place à la diversité des avis, aux contradictions ; donner un statut à l'erreur comme témoin d'une pensée en chantier ; inciter à la preuve et solliciter la réflexivité. L'accès à une compréhension partagée exerce l'esprit critique.

- Sans oublier **l'enjeu éducatif : l'émancipation intellectuelle**. Derrière l'appropriation de contenus, sont convoqués et éprouvés des façons d'appréhender le réel. A travers les apprentissages, le sujet est amené à passer de sa subjectivité à une mise à distance réfléchie (processus d'objectivation) ; de l'opinion à un point de vue plus construit, rationalisé ; de l'auto-centration à l'ouverture à l'altérité. Processus conjoint de personnalisation et de socialisation, où s'exerce et se renforce la capacité à penser par soi-même, à ne plus « s'en laisser conter » !... S'émanciper ensemble.

Tout cela rompt avec l'idée d'un métier fondé sur le simple bon sens, qui s'apprendrait sur le tas, par simple imitation de l'existant. Qu'elle soit initiale ou continue, la formation vise à interroger et à mettre à l'épreuve les impensés qui pilotent la pratique. Par expérience, son organisation est optimisée par plusieurs facteurs.

Quelques principes opératoires pour la conduite de la formation

L'alternance terrain/formation

Les enseignants plébiscitent les actions filées, alternant des regroupements courts (des sessions de deux jours par exemple) avec des intersessions permettant l'expérimentation, la transposition et la mise à l'épreuve. Séquençage des temps organisé avec une progressivité des contenus et des enjeux d'une session à l'autre et, parallèlement sur le terrain, avec une prise de responsabilité croissante (en Formation Initiale), une implication de plus en plus marquée au gré des avancées de chacun (et/ou de l'équipe dans des dynamiques de formation continue). Formations soumises à l'exigence du réel alors incontournable, où la théorie s'impose comme outil opératoire pour répondre aux problèmes successivement posés et s'éprouve en actes.

Le principe d'homologie

Il est difficile d'imaginer l'impact de ce qu'on n'a jamais vécu soi-même. D'où la recherche de cohérence entre ce qui est vécu en formation et ce qui est souhaitable dans les classes. D'une part, vivre des démarches d'apprentissage, occasions pour chacun *d'éprouver personnellement* ce qu'il aura à *transposer professionnellement* : affronter l'inconnu, chercher, se mettre en risque, porter son point de vue, argumenter, élaborer avec les pairs. Ces vécus servent de référent commun pour l'analyse, base de transpositions créatives. Expérimentées sur le terrain, celles-ci font en retour l'objet de formalisations collectives : moments de retour réflexif pour à la fois mettre cette richesse en partage, et pour en extraire des invariants opératoires (éléments ayant contribué à la mobilisation des élèves, à des évolutions remarquables, etc.).

La promotion de dynamiques collectives

Face aux enjeux, il faut s'appuyer sur la synergie de collectifs professionnels pour une ressaisie du métier. Promouvoir le travail d'équipe pour coordonner l'action éducative et l'inscrire dans la durée : les élèves sont sensibles à l'exemple vivant d'une solidarité complice à leur égard. C'est de la jubilation des élèves à se découvrir individuellement et collectivement intelligents que le sens à enseigner retrouve ses couleurs et son dynamisme...

Pour conclure

L'ensemble renvoie à un métier de conception complexe, exigeant une adaptabilité permanente au contexte et à l'inattendu, métier de l'humain qui exige de la durée pour s'y installer comme pour faire face de façon satisfaisante au quotidien pour les élèves et pour soi. La formation, qu'elle soit initiale ou continue, est l'espace indispensable où cela se prépare, s'invente, s'expérimente, s'éprouve, s'analyse, se régule, s'échange : il faut du temps pour s'extirper des « allant-de-soi » éducatifs, des habitudes sédimentées dans la profession.

Il s'agit d'« étendre le pouvoir d'agir des professionnels pour 'faire autorité' sur le travail » pour reprendre Yves Clot, de « soigner le métier » jusqu'à en être fiers. Cela ne peut s'improviser, nécessite du temps, de la détermination politique... Mais l'avenir de la démocratie en vaut bien le coût !

* *
*